

Je ne serais pas étonné que madame Roland de la Platière, ne souffrit de l'influence révolutionnaire. Car, elle ne se contenta pas d'être spectatrice de la Révolution, elle voulut aussi y prendre part. Personne ne pourra lui contester d'avoir joué un rôle efficace dans le grand mouvement de 1789. Elle s'y lança éperdument. Elle se dépensa de mille façons pour faire triompher les idées qui lui étaient chères. Femme intelligente, plus ambitieuse encore, éprise d'un certain idéal philosophique, elle rêva constamment la fondation d'une république spartiate. Seulement, si son génie avait des intuitions théoriquement très admirables, il déplça toutefois l'axe des choses. Car elle aurait dû se rappeler que Sparte, située sur les bords de l'Eurotas, et par conséquent plus près de l'Orient, subit l'entendement des gestes nationaux de celui-ci, tandis que la France, nation occidentale, n'était peut-être pas capable de nourrir les mêmes aspirations. Si les hommes se ressemblent toujours par la structure physique, on ne peut pas en dire autant du côté du tempérament. La conception qui avait germé dans la pensée vive de madame Roland, ne devenait pas de ce chef une conception universelle du peuple français.

L'attachement de cette femme à ses idées révolutionnaires est étrange, et même très répréhensible, car la plupart du temps elle dépassa les bornes de la sagesse, de la prévoyance, et n'écoutant que son exaltation, son impétuosité, elle entraîna son mari, le ministre Roland, dans une déplorable conduite, et elle-même se livra aux démonstrations les plus ineptes, indignes d'une femme qui conserve encore un peu de pudeur.

Mais pour tracer une peinture assez exacte de cette femme, il me semble opportun de citer les paroles du dictionnaire encyclopédique de Larousse, quoique en matière d'exactitude historique, il ne soit pas toujours à l'abri du parti-pris. Voici ses propres mots : "Madame Roland... richement douée, elle se passionna pour la peinture, la musique, la littérature antique et classique, les mathématiques même. Très indépendante d'esprit, elle était à la fois raisonnable et romanesque; elle lisait, à dix-sept ans, saint Vincent de Paul, Bossuet, Descartes et surtout Rousseau, dont la *Nouvelle Héloïse* la charma".

"Le sentiment de vénération que lui inspirait son mari ne suffisait pas à remplir sa vie: elle se laissa aimer par leurs amis Lauthenas, Bosc, Bancal des Issarts et aima elle-même Buzot d'un amour enthousiaste, et, croit-on, platonique". Dans ces quelques mots, nous trouvons le portrait assez bien rendu de madame Roland. Lecture d'ouvrages religieux et de dissertations philosophiques. Sentiments très sensibles pour les amis de sa maison, tout en gardant une grande vénération pour son mari, dit le même dictionnaire.

N'est-ce pas, vraiment, sentir trop de choses à la fois, dans un cœur philosophique et spartiate; n'est-ce pas la vision nette de la femme ardente mais dangereuse en même temps? Qui oserait douter un seul instant, que le ministre Roland fût le captif des idées et des passions de sa femme? La fameuse lettre qu'il lut au roi, alors qu'il était ministre de l'intérieur, eut pour auteur véritable celle qui était devenue son épouse. Nous savons qu'à la suite de cet incident, Roland fut obligé de quitter son poste. Et, il ne pouvait pas en être autrement, car cette lettre, par la forme et par le fonds, fut simplement odieuse. Le roi devenait le sujet du ministre devant l'attitude et le ton impérieux de celui-ci. Louis XVI, malgré sa débonnairerie, le somma de se retirer. La mesure ne fut pas trop rigoureuse mais elle irrita la fouguese madame Roland.

On n'a jamais pu comprendre l'animosité de cette femme contre la reine Marie-Antoinette, animosité qui pourrait bien se traduire par un sentiment de haine excessif. L'Égérie de la Révolution, fut-elle victime des pamphlets, des calomnies absurdes et méchantes répandues à profusion et à dessein contre l'infortunée reine de France? C'est l'hypothèse la plus probable, car elle ne connut autrement la fille de Marie-Thérèse. Il est bien dommage que la philosophie et la philanthropie de madame Roland n'aient pu réussir à lui inspirer de meilleurs sentiments envers une personne de son sexe, et certes, bien loin d'être telle que la lui représentait le sombre tableau de son imagination. N'a-t-elle jamais mis en cause le sort de la souveraine devant ses amis? Hélas! tout fait présumer qu'elle en était capable et que plus d'une fois, elle a dû avoir une intempérance de langue dange-reuse pour la reine.

Pourtant, malgré ses défauts, la plupart dus à sa vivacité d'esprit, Mme Roland ne manqua jamais de sang froid, même en présence du tribunal du Salut Public. Ayant écouté en silence son verdict de mort, elle répondit, au dire de certains de ses admirateurs, par ces mots qui seraient nobles et fiers, si un document quelconque pouvait en faire foi: "J'irai, dit-elle, rejoindre tant d'autres illustres victimes que vous avez déjà assassinées".

Le jour où elle fut amenée en la place de Grève pour être livrée au bourreau, elle se serait écriée, parvenue devant la statue de la liberté: "ô liberté! comme on t'a jouée!" ou "ô liberté! que de crimes on commet en ton nom!" Un critique récent et toujours en vue, monsieur Edmond Biré, si j'ai bon souvenir, prétend qu'elle n'aurait rien dit. Cette dernière version semble plus logique que toutes les autres. Il est difficile d'admettre que les vellétés poétiques se réveillent dans une âme qui s'achemine vers la mort. A cette heure suprême, quoiqu'on en dise, on se

pas, que ne faisait-elle pas dans son salon de la rue Guénégaud, au milieu de ses amis qui se concertaient tous ensemble pour abattre l'ancien ordre de choses, pour en faire renaître un autre, conforme aux aspirations de la classe intellectuelle de ce temps-là. Nous savons ce que veut dire ce mot aujourd'hui!

A coup sûr, ni elle, ni les partisans de sa doctrine politique, ne s'attendaient guère à un déchainement de passions et de crimes, comme cela se produisit presque à leur insu, et en dehors, — je voudrais le croire — de leur volonté. Mais qui ne sait que l'incendie une fois allumé, s'acharne à tout dévorer? La fouguese de madame Roland dans ses opinions politiques ne fut-elle pas pour beaucoup dans l'exécution de tant d'illustres victimes?

Peut-être à ses derniers instants, s'aperçut-elle de son erreur, qu'elle dut sincèrement regretter. Son dernier mot adressé à la statue de la liberté le laisse présumer. Combien plus, cependant, nous aurions compati à la triste fin de cette fem-



MADAME ROLAND. D'après Goupil. — Gravure de Crosbie.

sent plutôt porté à un recueillement intérieur qui compasse l'extérieur et qui, sans tuer l'énergie, prohibe toute harangue, même suprême. Voulait-elle jouer la spartiate au dernier moment. En tout cas, nous ne refusons pas de croire à la vérité du fait quoique ce courage nous paraisse un peu trop imagé, invraisemblable, comme nous venons de le laisser entendre.

Ce qui nous touche davantage dans la triste fin de cette femme, c'est précisément sa fin elle-même. Ses juges, si on peut les appeler tels, auraient dû lui épargner ce triste sort. Ses idées philosophiques n'étaient pas, que je sache, passibles de la peine de mort. Malheureusement, madame Roland avait tenu elle aussi la torche incendiaire, ayant embrassé avec enthousiasme la cause de cette Révolution, qui n'a pas même eu pitié de la plupart des siens. Que ne disait-elle

me, si une pensée chrétienne était venue l'arracher à sa léthargie philosophique, si son âme sensible, éprise d'un idéal qui bien compris et sagement appliqué aurait pu avoir des suites heureuses pour son pays, se fut ressaisie? Hélas! l'histoire est muette là-dessus, et nous ne savons pas le jour où elle nous révélera que celle qui lisait saint Vincent de Paul, Bossuet, rentrée en elle-même, abjura certaines erreurs, pas mal d'excès de son imagination, et fit appel, à l'heure fatale, à la bonté de Dieu, qu'elle invoquait dans sa première jeunesse. Nous craignons fort, qu'elle n'ait emporté, avec elle, ce secret énigmatique, dans le silence de la tombe au seuil de la Justice éternelle.

A coup sûr, Mme Roland est à plaindre dans son malheur, à blâmer dans sa conduite et son attitude.

Abbé SERPAGGI.